

2 textes d'Henri Baruk

L'introduction de son livre *La désorganisation de la personnalité* :

L'histoire de l'humanité et des civilisations est liée aux idées et aux croyances qui ont inspiré et animé ces civilisations. On oublie trop souvent que la réalité sociale et historique ne constitue pas un « fait » primitif, mais une résultante. La réalité, la forme de vie, les mœurs, les rapports de l'individu et de la société, le bonheur ou le malheur d'une époque, tout cela est créé par les croyances dominantes de l'époque. Notre histoire, et notre vie sont ce que nous les faisons, ou plutôt, elles sont le produit des idées créatrices de l'époque que nous vivons.

Il en résulte qu'un des meilleurs moyens de comprendre une époque est de déterminer ses croyances, et que l'histoire objective, l'histoire des faits est doublée intérieurement de l'histoire des idées. Certes, l'étude de l'histoire des idées est difficile et s'adresse à une réalité mouvante, à une réalité psychologique et immatérielle. C'est pourquoi les historiens ne peuvent la reconstituer qu'en partant de documents écrits, ou de monuments ; les documents matériels bien étudiés permettent ainsi de remonter à leur source, aux pensées qui les ont créés. Certains philosophes vont encore plus loin : la méfiance vis-à-vis de tous les phénomènes subjectifs les entraîne jusqu'à nier ces phénomènes de pensée et de croyance, et à limiter leur étude aux résultats matériels laissés par une époque. C'est la position de M. Meyerson qui tente de réduire la psychologie aux monuments objectifs laissés par la vie ; par exemple suivant cette méthode on pourrait étudier une civilisation par la législation qu'elle a laissée, ou par les constructions architecturales qui restent d'elles. Cette méthode est, dans le domaine psycho-social, l'homologue de la méthode de Claude Bernard en biologie qui disait « De la vie on ne voit que la mort ». Mais ces méthodes si rigoureusement objectives n'appréhendent que des séquelles d'événements passés, que les résultats de la vie. Les musées que nous visitons remplis d'objets ou de débris de l'époque romaine par exemple ne suffisent pas à nous faire saisir la vie romaine. Comme l'a montré Tzanck, la conscience créatrice laisse ses résidus à la mémoire, mais se limiter à l'étude de ces résidus revient à éliminer toute psychologie, c'est-à-dire la vie elle-même en création.

Rien n'illustre mieux ces problèmes, que l'évolution des idées sur la personnalité humaine. Le problème de la personnalité humaine est le problème central qui commande l'orientation même des civilisations. Notre attitude vis-à-vis de la personnalité humaine détermine non seulement la forme de société que nous allons créer, mais en-

core notre conception même de l'univers, car, consciemment ou inconsciemment, nous envisageons celui-ci suivant notre propre image.

Par exemple, depuis près de deux mille ans, la personnalité humaine a été conçue comme formée de deux éléments différents mais indiqués : l'âme et le corps, le premier immatériel, inaltérable et éternel, le second matériel, fragile et périssable. Dans cette conception, l'âme, le principe spirituel, représentait l'élément précieux, la représentation même de Dieu. Bien « qu'incarné » momentanément dans une enveloppe charnelle, l'esprit s'opposait à la matière, et Malebranche exprimait bien cette position dans la phrase suivante « L'esprit de l'homme est tellement situé entre Dieu et les corps qu'il ne peut quitter les corps sans s'approcher de Dieu, de même qu'il ne peut courir après eux sans s'éloigner de Lui ». Une telle conception devait aboutir à créer une civilisation essentiellement spiritualiste dans laquelle l'esprit était exalté et le corps méprisé : il en résultait une absence d'hygiène, et une tendance vers l'ascétisme, ou tout au moins vers la contention, le refoulement et la mortification de la chair. L'esprit étant tout, et le corps n'étant rien, il paraissait préférable dans certains cas de sauver l'esprit au détriment du corps, et c'est pourquoi les inquisiteurs du Moyen Age ne se faisaient aucun scrupule de livrer aux flammes le corps des personnes qu'ils jugeaient hérétiques, et ils croyaient fortement, en les faisant mourir par le feu, leur rendre un immense service en sauvant leur âme. Il résultait aussi de cette conception que la mort revêtait une valeur considérable, plus grande peut-être que la vie : car la vie ne représentait qu'un court passage, tourmenté et fragile, tandis que la mort marquait la rentrée de l'âme dans la vie éternelle et sa libération du corps qui, par ses défauts et ses faiblesses, ne pouvait que l'altérer, ou l'obscurcir. Enfin, dans cette conception, l'effort de l'homme devait tendre à dominer le plus possible ses instincts et à contenir la nature.

Telles furent les croyances qui nous expliquent la vie au Moyen Age, avant la Renaissance et le monde moderne.

Mais ensuite, la nature si fortement contenue et bridée, s'est révoltée, et peu à peu le corps a repris une place de plus en plus considérable. Cette réaction s'est faite par étapes ; au début, ce fut d'abord la rentrée du paganisme gréco-romain sous une forme artistique et poétique ; ce paganisme servait en quelque sorte de figure de rhétorique ou d'ornement symbolique, tandis que la ligne des croyances générales restait le spiritualisme. Il en est résulté un spiritualisme moins dépouillé, moins sévère, et côtoyant les souvenirs d'une Antiquité païenne, souvenirs destinés à agrémenter la vie, et à dériver l'imagination dans l'art ou la littérature. La personnalité humaine restait néanmoins conçue sous l'angle du dualisme de l'âme et du corps, mais le cartésianisme, qui a systématisé ce dualisme, donnait à l'âme un caractère plus formel et plus théorique que les conceptions théologiques précédentes. Seul Spinoza, imprégné, partiellement

d'ailleurs, de la pensée mosaïque, et de la formation hébraïque, restait à part avec une conception uniciste dans laquelle l'âme et le corps étaient non seulement liés mais ramenés à un même principe, avec toutefois une divinisation panthéiste de la nature et un caractère de nécessité géométrique qui le séparait nettement de la tradition hébraïque.

Si la conception spiritualiste avait l'inconvénient de négliger le corps, elle donnait toutefois à la personnalité humaine une place considérable, et une dignité sacrée. Les défauts de cette conception provenaient de son caractère trop absolu, systématique, et insuffisamment équilibré.

Mais, ultérieurement, cette conception spiritualiste devait être peu à peu sapée, et une orientation nouvelle, diamétralement opposée devait se faire jour, orientation qui aboutit finalement à mettre même en doute la notion de personnalité.

L'importance donnée à la personnalité humaine reposait en partie sur la différence fondamentale qui sépare l'homme des animaux. L'homme avait une place privilégiée dans la nature, et son âme était considérée comme une émanation de Dieu. Une des premières brèches qui fut tentée contre cette doctrine, fut l'œuvre de Darwin. Cette œuvre, qui eut le retentissement que l'on sait, visait en effet à ramener l'homme à l'animal, par la notion de la transformation des espèces. Cette notion était à l'antipode de la notion Biblique de la spécificité et de la fixité des espèces, et de la distinction des genres. L'œuvre de Darwin ne représentait pas seulement une œuvre scientifique, mais une tendance philosophique, et, comme le montre la préface de son livre célèbre, c'est probablement cette tendance philosophique qui a commandé consciemment ou inconsciemment les recherches zoologiques. Darwin visait tout d'abord, et il ne s'en cache pas, à démolir les vérités révélées et en particulier la doctrine Biblique, et c'est pourquoi ses conclusions eurent un tel retentissement, car elles offraient une arme et des instruments aux mouvements de libre pensée et de libération des dogmes.

La semence jetée par Darwin devait peu à peu fructifier, et, après un temps de latence plus ou moins long, la psychologie elle-même devait en subir le contrecoup. A la psychologie dite métaphysique qui voyait l'homme par le haut, et qui se limitait à l'étude de la conscience, de la volonté, et des fonctions supérieures, se substituait peu à peu une psychologie tronquée se limitant aux fonctions inférieures et élémentaires ou aux phénomènes biologiques communs à l'homme et aux animaux. Cette évolution fut hâtée par le développement de la psychologie objective ou expérimentale visant à se limiter à des phénomènes mesurables suivant les méthodes des sciences physiques ou physiologiques. L'œuvre de Freud et la psychanalyse, en mettant le point sur l'inconscient et sur l'instinct, agissait aussi dans le même sens. Peu à peu, la conscience, la conscience morale, les phénomènes de volonté, les sentiments étaient abandonnés au profit du subconscient, des automatismes et des instincts. La personnalité humaine

était ainsi décapitée. Les différences entre l'homme et l'animal disparaissaient. En même temps se développait la psychologie animale, ou, pour employer l'expression de Piéron, la psychologie zoologique. La psychologie humaine proprement dite était absorbée peu à peu par les sciences voisines : biologie, physiologie comparée, psychophysiologie animale et se désintéressait de plus en plus des phénomènes psychologiques spécifiquement humains.

L'orientation de la sociologie concourait également au même but. A la phase individualiste et personnaliste de la connaissance, s'opposait la phase de la connaissance des collectivités, et de cette entité que l'on désigne sous le nom de « socius ». L'étude objective des phénomènes sociaux remplace alors l'étude subjective des jugements de valeur déterminés dans l'esprit et le cœur de l'homme par la vie en société. Le point de vue social remplace alors le point de vue moral. Le point de vue extérieur, observable, objectif remplace la connaissance des sentiments et des états d'âme. Les méthodes exclusivement matérialistes remplacent les méthodes exclusivement spiritualistes.

Les conséquences de ce renversement complet n'ont pas tardé à se faire sentir. Si le spiritualisme avait abouti au fanatisme religieux et au sacrifice du corps pour sauver l'âme, l'assimilation de l'homme à l'animal devait aboutir aux déportations, au génocide, aux haines de races, à l'expérimentation médicale criminelle, expérimentation effectuée sur des êtres humains considérés comme des cobayes, à la stérilisation, à la destruction du sentiment du bien et du mal, et à la déshumanisation systématique. A la phase spiritualiste morale, absolue, de l'homme, succède la phase biologique, animale et raciste avec ses effroyables conséquences !

Ainsi donc la personnalité humaine dans une telle évolution comptait de moins en moins, que ce soit dans son âme ou dans son corps. D'ailleurs un autre courant d'idées scientifiques visait à la destruction complète de la notion même de la personnalité.

Ce mouvement devait commencer par la découverte hautement intéressante des localisations cérébrales. En fait, ces découvertes aboutissaient surtout à localiser dans le système nerveux des instruments d'exécution (mouvement, sensibilité, fonctions sensorielles, langage), mais non les processus élevés de la personnalité. Ainsi naissait une spécialité nouvelle qui étudiait les instruments dont se sert le psychisme, mais non le psychisme lui-même. Ces instruments avaient trait surtout à des automatismes. Peu à peu, en poussant plus loin, on devait étendre de plus en plus le rôle de ces automatismes, et restreindre d'autant le rôle de la personnalité. Un savant de génie, Pavlov, devait découvrir le rôle d'une variété nouvelle de réflexes, dans laquelle intervenait un élément psychique, les réflexes conditionnés. Une voie lumineuse était ainsi ouverte sur les habitudes, les réactions courantes, le psychisme automatique et les névroses.

L'œuvre de Pavlov prudente et précise était une œuvre scientifique bienfaisante, éclairant une variété de phénomènes vitaux chez l'homme, et de phénomènes propres à l'homme.

Mais cette œuvre devait être utilisée à des fins philosophiques et systématiques par Watson, l'auteur américain créateur du behaviorisme. Suivant cette conception, toute la personnalité humaine se réduit plus ou moins à des réflexes conditionnés, et l'éducation se ramène ainsi au dressage comme pour l'animal. C'est la mécanisation de l'homme.

De même, d'autres courants analogues tendent à identifier la personnalité aux automatismes neurologiques dont elle se sert : suivant ces courants, la pensée se réduit au langage, l'initiative se réduit aux systèmes d'exécution motrice, la volonté disparaît pour être résorbée dans les praxies et dans les automatismes de gestes, la société elle-même se réduit à des rouages de plus en plus multiples, étroitement spécialisés, séparés, et sans direction d'ensemble. La généralisation de l'importance des automatismes et des divisions automatiques, aboutit à la disparition de l'esprit d'unité et de synthèse, et à la décomposition de la personnalité que l'on désagrège en automatismes indépendants sans direction d'ensemble, désagrégation qui s'étend ensuite à tous les champs de l'activité humaine, et qui passe de la biologie, à la sociologie, à la politique, et à l'histoire.

Ainsi ces mouvements convergents ont pour conséquence directe la destruction de la notion de personnalité, et, en se développant, ils pourraient indirectement concourir à la destruction même de l'humanité. Mais en dehors des deux grandes tendances antagonistes qui se sont jusqu'à présent, tout au moins depuis près de deux mille ans, disputé le champ de l'histoire du problème de la personnalité, il existe d'autres voies plus fécondes, susceptibles de renouveler ce problème, et de remédier aux graves dangers qui menacent l'avenir immédiat de l'humanité.

La conclusion de son livre *La désorganisation de la personnalité* :

Les faits que nous venons de rapporter dans les divers chapitres de ce livre nous montrent que notre époque est caractérisée par une sorte d'attaque convergente visant à menacer et à désorganiser la personnalité humaine.

Cette personnalité est d'abord soumise à des conditions de vie qui mettent à épreuve sa cohésion : surmenage, vie précipitée remplie d'interruptions, d'émotions, de conflits et de luttes épuisantes, multiplication des toxiques, de l'alcool et d'une série de médications et de substances pharmacodynamiques agressives pour le système ner-

veux, conditions sociales bouleversées et marquées sans cesse de la concurrence, de la « lutte pour la vie » et de conditions épuisantes, guerres répétées, enfin conditions alimentaires souvent défectueuses qui entraînent des dérèglements digestifs, sources de fabrication de poisons neurotropes et de poisons de la volonté. Il faut noter enfin l'épuisement de la volonté par une vie sans repos⁸⁰. La physiologie nous apprend que l'organisme humain est soumis à des rythmes et à des alternances. Une des lois les plus profondes de la nature est l'alternance du travail et du repos. Faute de repos périodique et réglé de façon rigoureuse, l'organisme s'épuise et les fonctions nerveuses s'altèrent.

Toutes ces violations des lois éternelles naturelles et des lois biologiques fondamentales sont aggravées par la violation de plus en plus étendue des lois morales qui règlent la vie des sociétés : nous avons vu les conséquences effroyables de la violation de la justice ou plutôt de cette notion fondamentale sur laquelle nous avons insisté du tsedek. Faute de reconnaître cette notion génératrice de paix et de stabilité, la guerre est incessante entre individus, entre peuples. La destruction de la confiance, la crainte, le mépris du sentiment d'humanité et d'entraide, entraînent des préoccupations et une attitude tendue, qui épuisent l'homme. Lui-même, en refoulant sa nature morale, détermine en lui des complexes de culpabilité, de haine, des dérivations de toute sorte qui soumettent sa personnalité à des tensions internes susceptibles parfois de l'affaiblir ou de la diviser.

A toutes ces conditions inhérentes à la vie moderne, s'ajoute une sorte d'effort conscient ou inconscient pour détruire ou affaiblir des personnalités déjà fatiguées. Il existe une série de courants scientifiques nouveaux qui méconnaissent la valeur pourtant immense de la personnalité. Ces courants scientifiques se rattachent souvent sans le savoir, à une attitude philosophique courante, à notre époque, qu'on pourrait définir sous le nom « d'attitude atomique ». Cette attitude découle de l'esprit d'analyse poussé à l'extrême et même poussé jusqu'à l'absurde. Procédant suivant les méthodes de la chimie ou de la physique atomique, on cherche aussi à décomposer l'homme le plus possible en éléments de plus en plus simples. Cette décomposition vise à dissocier son psychisme en complexes simples, à décomposer au besoin, par des toxiques, ce psychisme qui résiste, de façon à l'engourdir et à permettre sa fragmentation, à pousser aussi l'analyse de l'organisme dans des études de plus en plus divisées de chaque organe. Cette méthode aboutit à ne plus voir d'ensemble. L'être humain n'apparaît plus alors que comme une juxtaposition de réflexes, de mécanismes, ou de complexes, sans unité, sans direction. Il n'y a plus que des automatismes, de même que la société et l'univers ne sont plus considérés aussi que comme un agrégat d'automatisme.

On a oublié que l'analyse ainsi poussée conduit à la mort, tandis que la vie est représentée par la synthèse. C'est la synthèse d'éléments divers qui, par leur unité, crée, au-

dessus de chaque élément, un être nouveau, une personnalité. Cette personnalité n'est pas constituée par un mécanisme supplémentaire. Elle n'est pas localisée, et l'âme que l'on localisait autrefois avec Descartes, dans la glande pinéale, puis dans le cortex, puis que l'on localise de nouveau actuellement dans le diencephale, n'est pas, en réalité, localisable comme un mécanisme. Elle représente l'ensemble, elle est liée à tout l'organisme, non seulement à tout le cerveau, à tout le système nerveux, à tous les tissus, à toutes les glandes, à toute la personne. Elle synthétise l'ensemble. Elle n'est pas figurable.

C'est pourquoi nos recherches nous ont conduit à concevoir une personnalité complexe, dont l'unité est, en quelque sorte, hiérarchisée. A la base, existent des mécanismes localisés, simples instruments d'exécution (faisceau pyramidal, par exemple). Au-dessus, s'exercent des fonctions psycho-somatiques, dans lesquelles l'esprit et le corps sont déjà intimement intriqués et, dans lesquelles la personnalité entière est engagée. Mais, lorsque cette personnalité est engourdie et en sommeil, ces fonctions psychosomatiques fonctionnent sans organisation ; c'est alors le règne du rêve, des automatismes psychiques et psycho-moteurs, des persévérations, et de la passivité.

La personnalité normale et l'activité normale diurne de la personnalité, suppose un état vigile spécial et une tension générale qui coordonne et dirige toutes les activités vers un but, en laissant toutefois fonctionner par elles-mêmes, les activités neuro-végétatives. C'est alors qu'apparaît cette fonction mystérieuse qu'est la volonté. Certes, la volonté n'est pas à proprement parler, une fonction, et c'est pourquoi beaucoup de physiologistes ou de psychologues la nient. Elle est le reflet de la synthèse de l'ensemble, elle est le résultat des facteurs diffus. Mais, si elle ne possède pas un substratum matériel localisé, elle n'en a pas moins une existence incontestable, de même que toute l'activité d'une usine, ou d'une collectivité se reflète, et prend forme dans l'esprit du chef qui la dirige. Négliger l'esprit directeur, et la synthèse, c'est ne plus rien comprendre à la vie organisée, et c'est prendre peu à peu, le chemin de l'automatisme, du néant, de la mort.

C'est vers ce chemin que, par un extraordinaire concours de circonstances, convergent la plupart des courants de notre époque et cela dans tous les domaines : conception d'un univers mécanisé sans tête, et sans unité, physique tournée vers la destruction de la matière et symbolisée par la terrible bombe atomique, analyse et dissociation mentale, prédominance de la notion de schizophrénie, de l'appel vers le néant, et finalement du désespoir. Suivant la parole de l'Ecclésiaste, il y a un temps pour coudre, et un temps pour découdre, un temps pour construire et un temps pour détruire. Notre époque est actuellement dans le temps consacré à découdre et à détruire. Mais nous savons que par la loi même des rythmes et des alternances, ce temps aura une fin et que surviendra une nouvelle période constructive. Cette période sera

d'autant plus féconde que les matériaux scientifiques accumulés par l'analyse actuelle seront plus abondants, et, c'est vers l'avènement de cette époque constructive que doivent tendre tous nos efforts.

Cette époque constructive devra donc être établie sous le signe de la Synthèse, de l'Unité, mais non de l'unité destructrice qui vise à niveler et à uniformiser toutes les valeurs dans un magma informe, mais dans une association harmonieuse des valeurs placées chacune à la hiérarchie qui lui convient. Cette hiérarchie devra mettre à leur place respective et indispensable, les facteurs biologiques, les facteurs sociaux et les facteurs moraux. Vouloir limiter exclusivement la personnalité humaine à un seul de ces trois facteurs, c'est manifestement forcer les faits, et les conséquences de chaque système exclusif sont graves, et fatalement inhumaines. C'est dans l'intégration des facteurs biologiques, sociaux et moraux que réside la personnalité humaine complète, et c'est dans la conception complète de cette personnalité que l'on peut puiser les directives susceptibles d'assurer le bien-être de l'individu comme de la société, l'équilibre et la paix.